

Brigitte Louichon

Le partii que j'ai pris d'écrire et de me cacher...

Annales Neophilologiarum nr 3, 37-49

2009

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

BRIGITTE LOUICHON*

Université de Bordeaux

LE PARTI QUE J'AI PRIS D'ÉCRIRE ET DE ME CACHER... **

Dans le domaine de la littérature, Rousseau figure le solitaire. A travers son œuvre autobiographique, et singulièrement des *Rêveries du promeneur solitaire*, à travers les écrits de ses contemporains et de toute une imagerie qui lui survit, s'est construite une représentation souvent stéréotypique. A la solitude de l'homme, on cherche des explications d'ordre psychologique que Rousseau lui-même a formulées. Pourtant, c'est moins la solitude de l'homme que la solitude de l'écrivain qui paraît singulière. L'écriture est communication et adresse à l'autre. La solitude est absence de l'autre et absence à l'autre. Comment concilier ces deux dimensions? Comment et pourquoi s'articulent-elles?

«Le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher est précisément celui qui me convenait»¹ assure Rousseau.

L'aveu est singulier, commente Jean Starobinski [...] Il compose ainsi une image de lui-même, qui s'imposera aux autres à la fois par le prestige de l'absence et par la vibration de la sentence écrite. [...] L'intention expressive est dans l'un et l'autre geste, dans la décision d'écrire et dans la volonté de solitude. [...] Le geste de la séparation parle autant que le texte même².

* Brigitte Louichon jest wykładowcą języka i literatury francuskiej na Uniwersytecie w Bordeaux IV. Zainteresowania badawcze prof. Louichon dotyczą literatury francuskiej, zwłaszcza powieści XIX w., teorii literatury oraz dydaktyki literatury. Autorka licznych publikacji naukowych z tych dziedzin. W 2009 r. ukazały się jej dwie monografie: *Romancières sentimentales (1794–1825)* oraz *La Littérature après coup*.

** Cet article est initialement paru dans D. Rabaté (dir.): *L'Invention du solitaire*. Bordeaux. PUB, Modernités n° 19, 2003, p. 25–36.

¹ *Confessions, Œuvres complètes*, t. I, Paris 1959, p. 116. Toutes les références renvoient, sauf mention particulière, à ce volume et seront dorénavant indiquées dans le corps du texte.

² *Jean-Jacques Rousseau: la transparence et l'obstacle*. Paris 1971, p. 152–153.

Cette «décision d'écrire» et «cette volonté de solitude» sont au cœur de l'œuvre. Ecrire et se cacher deviennent deux actes qui se conjuguent pour constituer la singularité de l'écrivain solitaire.

Chacun de ces deux gestes trouve son origine dans deux moments particuliers de la vie de Rousseau. L'entrée en écriture se fait par «l'illumination de Vincennes», tandis que l'entrée en solitude correspond à la «réforme» entreprise par l'écrivain après ses premiers succès littéraires. Nous voulons ici interroger les textes de Rousseau dans lesquels il évoque ces deux moments-clés, fondateurs d'une poétique personnelle. Ces textes sont au nombre de quatre et à composante essentiellement autobiographique. Il s'agit des *Lettres à Malesherbes*, (1762), des *Confessions* (1766–1767 pour la première partie, 1772–1776 pour la deuxième), des *Dialogues* (1772–1776) et des *Rêveries* (1676–1678). Ces quatre écrits sont très largement postérieurs à «l'illumination» qui a lieu en 1749 et à la réforme dont le terme peut être daté de 1756. Ces faits – évoqués, racontés ou convoqués – font donc toujours l'objet d'une reconstruction dont participent la mémoire, l'écriture et l'enjeu du dispositif littéraire dans lequel ils trouvent place. Il serait donc vain d'y chercher une quelconque vérité factuelle. En revanche, par le biais de la confrontation des textes entre eux, par l'étude des emphases comme des blancs, on peut espérer saisir quelque chose de cet étrange engagement dans le monde qui passe par la sentence et le silence.

L'Illumination de Vincennes

Le récit le plus précis concernant les circonstances de cet événement se trouve dans *Les Confessions* (350–351). Durant l'été 1749, Rousseau part de Paris pour rendre visite à Diderot, emprisonné à Vincennes. «Peu en état de payer des fiacres», il marche à vive allure sous le soleil de plomb. Pour modérer son allure, il sort *Le Mercure de France*, le parcourt et «tombe sur cette question proposée par l'Académie de Dijon pour le prix de l'année suivante: *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs*». Dans les *Lettres à Malesherbes* (1135–1136), il n'est plus fait mention que de Diderot, du *Mercure*, mais l'on retrouve la même formule: «je tombe sur la question de l'Académie de Dijon». Dans *Les Dialogues* (828–829), les circonstances ne sont pas évoquées et le récit commence par: «une malheureuse question d'Académie qu'il lut dans un

*Mercuré...»*³. Reste donc, au fil des textes, l'idée que le hasard préside à ce que Rousseau reconstruira comme une destinée.

Ce hasard conduit à l'illumination, c'est-à-dire à quelque chose qui est d'abord de l'ordre de la fulgurance. L'expression «tout à coup» se retrouve dans les *Lettres* et les *Dialogues*, tandis que dans les *Confessions* on trouve la formulation: «à l'instant de cette lecture». Cette instantanéité se double d'une vision: «Je vis un autre univers» (*Confessions*), «lui montrer un autre univers» (*Dialogues*), «ce que j'ai vu [...] sous cet arbre» (*Lettres*). Cette vision fulgurante est lumière, clarté, vivacité, force: «je me sens l'esprit ébloui de mille lumières, des foules d'idées vives...» (*Lettres*).

Cette vision fulgurante semble transformer littéralement l'individu: «Je vis un autre univers et je devins un autre homme», écrit simplement Rousseau dans *Les Confessions*. Dans les *Lettres*, le propos est plus explicite: «Tout à coup un heureux hasard vint m'éclairer sur ce que j'avais à faire pour moi-même» tandis que dans les *Dialogues*, l'illumination vient «débrouiller ce chaos dans sa tête». C'est que cet épisode apporte une réponse personnelle, existentielle à l'homme et à ses déchirements. Le Rousseau d'avant 1749 est «mécontent de [lui]-même et des autres» (*Lettres*), «il entrevoyait une secrète opposition entre la constitution de l'homme et celle de nos sociétés mais c'était plutôt un sentiment sourd, une notion confuse» (*Dialogues*). L'illumination vient à la fois clarifier ce sentiment, expliquer le mécontentement et l'opposition et justifier du «mépris» que lui inspirent «[son] siècle et [ses] contemporains» (*Lettres*). De sorte que la route de Vincennes n'est pas le chemin de Damas! L'illumination n'est pas conversion mais annihilation du déchirement intime. Elle est, fondamentalement, reconquête de soi par la prise de conscience de la supériorité du sentiment intérieur⁴ sur les préjugés et l'opinion, supériorité de cette singulière perception sur les «si unanimes décisions» (*Dialogues*).

Mais dans le même instant, la vision se fait discours. Il voit «un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples, sages, heureux» et «de la vive effervescence qui se fit alors dans son âme sortirent ces étincelles de

³ Les variations à propos de la «question» renvoient au sens attribué à l'épisode. «Malheureuse question» dans les *Dialogues*, elle était déjà «misérable question» dans la *Lettre à Christophe de Beaumont* de 1763 (Lausanne 1993, p. 44). Dans les deux cas, l'entrée en écriture est perçue, dans le même temps, comme entrée dans le champ social des lettres. Dans les *Lettres à Malesherbes* et *Les Confessions*, ces deux aspects sont (au moins partiellement) disjoints.

⁴ Concept fondamental chez Rousseau qui devient «dictamen de la conscience» dans la Quatrième promenade des *Rêveries* (1028).

génie qu'on a vu briller dans ses écrits» (*Dialogues*). Dans la lettre à Malesherbes, la vision est de fait d'abord qualifiée d'«inspiration» et ce texte articule très explicitement vision et discours:

Si j'avais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social, avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions, avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants.

Cette phrase constitue un programme d'écriture qui en définit les objets, les modalités et les enjeux. Les contradictions du système social, les abus des institutions, la bonté naturelle de l'homme sont en effet ce sur quoi porteront le *Discours sur les sciences et les arts*, le *Discours sur l'inégalité*, l'*Emile*, le *Contrat social* et d'une certaine manière, *La Nouvelle Héloïse*. La phrase énonce aussi les qualités de l'écriture projetée: «clarté [...] force [...] simplicité» mais surtout les enjeux: «faire voir [...], exposer [...] démontrer». D'emblée, Rousseau se projette dans une écriture de la persuasion et de l'accusation.

Or, une écriture de la persuasion est une écriture argumentative, dont la visée pragmatique est centrée sur le lecteur. Ecrire, c'est «écrire pour», pour faire partager un savoir révélé, pour dessiller les yeux du lecteur comme l'illumination a dessillé les yeux de l'auteur, pour faire en sorte que le lecteur aussi devienne «un autre homme». Mais pour ce faire, Rousseau doit «écrire contre», contre les préjugés, les idées reçues. Il agresse celui auquel il s'adresse. Il doit accuser⁵, provoquer, il doit devenir un barbare, celui qui parle d'un autre monde, le monde entrevu sur la route de Vincennes. Ce faisant, il adopte une posture énonciative à la fois radicale et différente. L'homme qui a vu et qui doit dire n'est rien d'autre qu'un voyant qui se mue en prophète. Sa vision légitime l'écriture, la rend urgente, nécessaire et, surtout, différente.

Le seul texte qui soit le pur produit de cette illumination/inspiration est, affirme Rousseau dans *Les Lettres* et *Les Confessions*, la prosopopée de Fabricius. Or, ce texte est emblématique de cette écriture de la persuasion, cette écriture «pour» et «contre». Ecrire une prosopopée, c'est d'abord au sein du *Dis-*

⁵ «Mue par l'indignation, portée par l'élan négateur, l'entrée de Rousseau en littérature a donc les allures d'une entrée en guerre», J. Starobinski: «Rousseau: Accuser et séduire». In: *Table d'orientation*. Lausanne 1989, p. 38.

cours, écrit rhétorique, enjeu d'une communication formelle et sociale, écrire un vrai discours, c'est-à-dire donner à entendre une voix qui accuse, condamne et incite à l'action: «Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres; brisez ces marbres; brûlez ces tableaux; chassez ces esclaves qui vous subjuguent»⁶. La prosopopée de Fabricius, au sein de la fiction qui lui donne vie, donne à entendre une parole pure, «claire, forte, simple» pour reprendre les données programmatiques de Rousseau, parole qui vise à la réaction puis à l'action violente, à la destruction matérielle (il s'agit de renverser, briser, brûler), probable métaphore de la destruction des préjugés que l'écriture projetée s'est fixée comme objet.

Rousseau, en donnant à entendre la voix de Fabricius, entre en écriture, devient «un autre homme». Cette transformation est en réalité double. Elle affecte d'abord l'individu dont la vision vient éclairer puis réduire les déchirements intimes; elle est aussi transformation de l'homme en écrivain. «Je devins auteur», écrit Rousseau dans la lettre à Malesherbes. Or, l'on sait que le premier *Discours* est loin d'être le premier écrit de Rousseau. De l'*Épître à Parisot* (1742) à ses premiers essais dramatiques, il a longtemps cherché sa voie avant de faire entendre la voix de Fabricius⁷. La transformation s'opère donc à un autre niveau. Devenir auteur, c'est d'abord trouver un lectorat, avoir une audience réelle qui ne se démentira plus. C'est donc entrer véritablement en communication, c'est avoir trouvé l'autre. Mais cette rencontre ne s'est opérée qu'à la faveur d'une mutation fondamentale: d'homme de lettres, Rousseau est devenu auteur. En effet, avec le premier *Discours*, il adopte une posture différente et occupe une autre place dans le champ littéraire: «Si je n'avais écrit que pour écrire, je suis convaincu qu'on ne m'aurait pas lu» (*Lettres*). Devenir un autre homme, devenir auteur signifie bien aller vers l'autre, déplacer les enjeux de l'écriture. Celle-ci n'est pas tournée vers le scripteur (l'homme de lettres qui en écrivant pour écrire se construit socialement) mais vers le lecteur. Celle-ci n'est pas système mais pur produit d'un élan. «Les âmes vulgaires ne virent que de l'éloquence et de l'esprit», regrette Rousseau dans les *Dialogues* et de fait rien ne l'irritera plus, dans les nombreuses réfutations de son premier *Discours* que ceux comme Formey qui affirme qu'il

⁶ *Discours sur les sciences et les arts*. Paris 1996, p. 37.

⁷ «Prose et poésie, opéra et comédie, il s'évertue à faire de l'aimable, du spirituel, s'applique à être parisien, sans soupçonner encore que la voix de bronze du moraliste et du prophète lui conviendrait mieux que le fausset du petit-maître», R. Trousson: *Jean-Jacques Rousseau. La Marche à la gloire*. Paris 1988, p. 231.

«défend une thèse dont il n'est pas croyable qu'il soit persuadé»⁸. Or c'est bien «une vive persuasion qui [lui tient lieu] d'éloquence», affirme-t-il à Malesherbes. J'ai vu, j'ai senti, j'ai écrit, disent les textes de l'illumination, hors de toute rhétorique, fût-elle celle du paradoxe, hors de toute nécessité, hormis celle du sentiment intérieur.

Ainsi, dans la reconstruction de l'épisode de l'illumination, s'origine l'autre naissance de Rousseau. Sur la route de Vincennes, il est devenu un autre homme, c'est-à-dire un homme réconcilié avec lui-même et un auteur, c'est-à-dire un écrivain de l'accusation, de la dénonciation et de l'action. L'illumination est vision et de la vision naît le discours du voyant. C'est bien là une nouvelle et singulière posture au milieu du XVIII^{ème} siècle.

Ce premier *Discours* apportera à son auteur, jusqu'alors bien peu connu, une gloire réelle. Composé en 1749 sous le coup de l'illumination de Vincennes, il gagne le prix dix mois plus tard et le texte est publié en 1751. «Il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil», affirme Diderot (*Confessions*, 363). Vingt comptes rendus, observations ou réfutations paraissent effectivement en 1751, quinze en 1752 et quatorze encore en 1753⁹. Rousseau est bien devenu un auteur lu, admiré ou contesté, et il jouit d'une célébrité curieuse, étonnée ou encore révoltée. Il bataille ferme, répond aux accusations et aux réfutations, publie une préface de *Narcisse* et le deuxième *Discours* qui sont encore des formes de cette écriture «pour» et «contre». Dans le même temps s'amorce alors un deuxième mouvement, celui du deuxième terme de la proposition qui nous sert de guide: «écrire et me cacher».

La réforme

Le terme de «réforme» n'apparaît que dans le long récit qu'en font *Les Confessions* et dans *Les Réveries*. *Les Lettres à Malesherbes* ne l'utilise pas même s'il y est fait récit des mêmes événements. A la lecture de ces trois textes, il est parfois difficile de donner une définition exacte à ce terme, de savoir à quels événements réfère la réforme, quelles en sont ses causes et ses conséquences, et quelle durée on doit lui assigner. Cette hésitation tient aux enjeux assignés

⁸ Cité par R. Trousson: *Jean-Jacques Rousseau jugé par ses contemporains*. Paris 2000, p. 14.

⁹ *Ibidem*, p. 11–57.

par ses textes à l'écrivain: *Les Lettres* comme *Les Confessions* (les premières étant une sorte de préparation aux secondes) ont essentiellement une dimension argumentative: il s'agit de se justifier, par la mise à nu de l'individu dans ses composantes intimes et sociales. *Les Réveries*, même si elles ne doivent totalement être exclues de cette sphère¹⁰, se donnent comme une écriture pour soi, compensatrice et consolatrice où l'individu cherche à se définir hors justement de sa dimension sociale, c'est-à-dire pour l'essentiel par-delà son statut d'écrivain. A ce sujet, on aura bien sûr noté que ce dernier texte ne dit rien de l'Illumination de Vincennes, cet acte de naissance de l'Ecrivain.

Dans *Les Réveries*, la réforme apparaît comme une succession très simple et logique de faits qui s'enchaînent par la magie d'une volonté ferme. Rousseau y rapporte que «dès [s]a jeunesse», il avait décidé qu'arrivé à l'âge de quarante ans, quelle que soit sa situation, il passerait «le reste de [s]es jours à vivre au jour le jour la journée sans plus [s'] occuper de l'avenir». «Le moment venu», il exécute son projet:

Je quittai le monde et ses pompes, je renonçai à toute parure [...] je déracinai de mon cœur les cupidités et les convoitises [...] Je renonçai à la place que j'occupais alors [...] et je me mis à copier de la musique [...] Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures [...] et résolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévère qui le réglât pour le reste de ma vie (1015).

Une demi-page suffit pour rapporter une succession de ruptures que l'usage du passé simple présente comme successives et dépourvues de durée, c'est-à-dire d'atermoiements, de repentances ou d'échecs. Ces actes, purs produits de la décision, s'opèrent comme par magie et les verbes prennent, dans ce contexte, une étrange valeur de performatifs: quand dire, c'est avoir fait...

La Réforme, dans ce texte, est la manifestation d'un désir de cohérence; elle ne doit se comprendre qu'en référence à une continuité dont la vie entière est la preuve; elle est la marque d'une fixité que Rousseau a toujours recherchée: «Fixons une bonne fois mes opinions, mes principes et soyons pour le reste de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être», affirme-t-il à propos de cette réforme intérieure qui prend la forme d'une «grande revue». Les références aux activités

¹⁰ Cf. F. Rostang: «L'interlocuteur du solitaire». In: *Individualisme et autobiographie en Occident*. Bruxelles 1983, p. 163–174, et tout particulièrement les dernières très belles pages (173–174).

d'écriture sont quasiment absentes de ce texte, hormis l'affirmation d'un «besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire».

Il n'en est pas de même dans les deux textes antérieurs qui, pour ne pas être contradictoires, présentent néanmoins certaines différences. L'une des principales concerne la cause de la Réforme. Dans les *Lettres*, il semble qu'un désir de rupture avec la société soit antérieure à l'illumination. Celle-ci, articulant compréhension intime des choses et désir de communiquer cette vision, éclaire Rousseau «sur ce qu' [il] avai[t] à faire pour [lui-même]». Dans *Les Confessions*, où se trouve le récit le plus circonstancié des événements, l'amorce de la Réforme est postérieure à l'illumination. La chronologie des faits est très claire: illumination – rédaction du discours – obtention du prix (en 1750). C'est seulement après cet événement que Rousseau déclare:

Je ne trouvai rien de plus grand et de beau que d'être libre et vertueux, au-dessus de la fortune et de l'opinion, et de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte et la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes et de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès lors la volonté décidée (356).

Dans ce récit, la réforme n'est pas de l'ordre de la rupture instantanée, mais se constitue en une série d'actes qui vont, petit à petit, venir réaliser «la volonté décidée». Le premier est la démission de la place de caissier de M. Francueil, receveur général des finances. Cette activité était promotion et garantie de subsides. Rousseau justifie cette démission de la manière suivante: d'abord, «je n'étais pas fait pour être caissier» (360); ensuite, il tombe malade, se croit à l'agonie, état qui l'amène à refuser «l'assujettissement d'un emploi pour lequel je ne me sentais que du dégoût». Cette prise de conscience, qui réfère à l'individu, va se trouver confortée ou justifiée par le discours et le statut de l'écrivain:

D'ailleurs comment accorder les sévères principes que je venais d'adopter avec un état qui s'y rapportait si peu, et n'aurais-je pas bonne grâce, Caissier d'un Receveur général des finances à prêcher le désintéressement et la pauvreté ? (362)

Enfin, ce dessein, dont le récit a montré les circonstances et les incidences individuelles, prend dans le même temps, une dimension d'exemplarité. Il devient:

«le plus grand peut-être ou du moins le plus utile à la vertu que mortel ait jamais conçu» (362).

On retrouve exactement le même enchaînement à propos d'un autre épisode, celui du refus de la pension royale. Après le succès de la première représentation du *Devin du village*, le Roi a demandé que l'auteur lui fût présenté. Rousseau se dérobe en justifiant ainsi son geste: sa maladie le met dans une situation telle qu'il doit se tenir «écarté des cercles»¹¹; il est ensuite d'une telle timidité qu'il se croit capable de laisser échapper devant le Roi quelques-unes de ses «balourdises ordinaires». Ces deux handicaps l'amènent à refuser la rencontre et donc à perdre tout espoir de pension royale. Ce refus est alors justifié à un autre niveau:

Je perdais, il est vrai, la pension qui m'était offerte en quelque sorte; mais je m'exemptais aussi du joug qu'elle m'eût imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance et de désintéressement ? [...] Je crus donc en y renonçant prendre un parti très conséquent à mes principes (380).

Ce parti suscite aussitôt commentaires et railleries que Rousseau explique ainsi:

M'accuser d'un sot orgueil était bien plutôt fait, et contentait mieux la jalousie de quiconque sentait en lui-même qu'il ne se serait pas conduit ainsi (380).

A travers les *Confessions*, la Réforme apparaît donc comme un acte individuel, produit des circonstances et motivé par la singularité de l'homme. Sa maladie, sa timidité, son peu de goût pour la tâche de caissier, son plaisir à copier de la musique, son amour de la campagne l'amènent à refuser la pension royale, à se faire copiste, à quitter Paris. Tout comme la maladie l'incite à abandonner sa place de caissier, le vol de son linge lui permet d'aller jusqu'au bout de «sa réforme somptuaire». La justification morale de ces actes, la mise en relation de l'acte individuel et de la position sociale, de l'acte et des principes ne viennent que dans un deuxième temps. La réaction des autres, et tout particulièrement des hommes de lettres, en ce qu'elle le singularise, vient ensuite le conforter dans sa décision, lui donner un caractère plus affirmé. Enfin, fort de cette décision et de

¹¹ Rousseau, dans une lettre au Marquis de Mirabeau de mars 1767 (lettre non envoyée), s'exprime à peu près dans les mêmes termes à propos des effets de sa maladie: «Je frémis encore à m'imaginer dans un cercle de femmes...» (*Correspondance complète*. Genève, Institut et Musée Voltaire, 1982, t. XXXII, p. 239).

ses conséquences, il affirme la valeur d'exemplarité de son comportement. «C'est quelque chose que de donner l'exemple aux hommes de la vie qu'ils devraient tous mener [...] C'est quelque chose [...] d'oser de sa retraite faire entendre la vérité» (1143), affirme Rousseau dans la dernière lettre à Malesherbes.

On tient ici peut-être une des causes de l'exaspération que son comportement produit chez les autres. L'argument est en effet spécieux et Rousseau se complaît assez dans une rhétorique du paradoxe lorsque le goût individuel de la solitude, la timidité ou un vol de linge fin amènent, au bout du compte, à la pure énonciation solitaire de la vérité! Mais Rousseau a aussi toujours affirmé que tous ses malheurs venaient moins de ses écrits que de sa personne¹², de son comportement atypique, de sa réforme. Voici ce qu'il écrit de ses «amis»:

Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle [...] qui m'attira leur jalousie: ils m'auraient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire; mais ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un exemple qui semblait les importuner (*Confessions*, 362).

De fait, la réforme de Rousseau, par-delà les récits divers qu'il peut en faire, par-delà les comportements extravagants auxquels elle le conduit parfois (on pense à sa tenue), par-delà la retraite à Montmorency et les promenades dans la forêt qui devient un «cabinet de travail» (406), la réforme est d'abord, relativement au statut de l'écrivain, une rupture avec les pratiques sociales de son époque.

Autant *Les Lettres*, *Les Confessions*, *Les Rêveries* diffèrent quant aux causes, aux origines, aux modalités même de la réforme, autant les trois textes se rejoignent totalement sur ce point. Penser librement nécessite de rompre avec les préjugés et les opinions, mais écrire librement oblige aussi à rompre avec la dépendance propre à l'homme de lettres:

Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. [...] J'ai toujours senti que l'état d'Auteur n'était, ne pouvait être illustre et respectable qu'autant qu'il n'était pas un métier (*Confessions*, 403).

L'homme de lettres vend sa plume pour vivre, il s'occupe de «matières [...] indifférentes» (1144). Ce faisant, il est d'abord un poids pour la société:

¹² «Mes livres ont servi de prétexte mais c'était à ma personne qu'on en voulait» (406).

J'estime moi les paysans de Montmorency des membres plus utiles à la société que tous ces désœuvrés payés de la graisse du peuple pour aller six fois la semaine bavarder dans une académie (*Lettres*, 1143).

Mais plus fondamentalement, sa dépendance compromet sa crédibilité. Lorsque Diderot l'incite à demander la pension royale, il «parla de la pension avec un feu que sur un pareil sujet je n'aurais pas attendu d'un philosophe» (381). Ce que souligne ici malicieusement Rousseau, c'est qu'il y a une dichotomie entre le dire et le faire, entre l'être et le discours. Cette dichotomie démasquée anéantit toute la valeur du discours. Ainsi, dans *Les Rêveries*, alors qu'il entreprend sa «grande revue» sur ce qu'il doit penser de l'existence de Dieu, parlant des philosophes, il affirme: «leurs passions qui gouvernent leurs écrits, leurs intérêts de faire croire ceci ou cela, rendent impossible à pénétrer ce qu'ils croient eux-mêmes» (*Les Rêveries*, 1016). L'homme de lettres, et en l'espèce le philosophe, produit un discours que son statut rend suspect et donc inopérant. Qui veut produire un discours efficace doit s'exclure de cette sphère de l'argent et du pouvoir, de ce champ social, pour pouvoir effectivement «parler contre».

Le véritable scandale de la réforme rousseauiste tient dans cette singularité: l'homme entré en écriture et qui a rencontré un lectorat refuse le statut d'homme de lettres pour adopter celui d'auteur, refuse la vénalité et la dépendance au profit de la liberté, seule garante de la sincérité efficiente. Or, cette posture est dérangeante. En témoigne cette notation d'Argenson, dans son *Journal*, en date du 16 avril 1753. Après avoir écrit que Rousseau affirme que «les gens de lettres doivent faire ces trois vœux: pauvreté, liberté et vérité», il note que «cela a indisposé le gouvernement contre lui» (1445). C'est bien que le pouvoir s'accommode, ou a appris à s'accommoder, d'une forme de critique maintenue dans des limites que la dépendance de l'homme de lettres rend supportable:

Dans la mesure où ils revendiquent, tout comme lui, l'idéal de l'écrivain au service de la vérité, Diderot ou Grimm ne peuvent plus éviter qu'on s'interroge sur la nature de leurs relations avec d'Holbach ou le comte de Frise, et, au-delà, avec l'ensemble des institutions culturelles monarchiques, dénoncées comme asservissantes, dès lors qu'un seul éprouvait la nécessité de s'en libérer¹³.

¹³ B. Mély: *Jean-Jacques Rousseau un intellectuel en rupture*. Paris 1985, p. 56–57.

Ecrire et se cacher... Bien sûr, il y a les promenades du solitaire et le récit pittoresque de la vie à Montmorency, «les longues et paisibles méditations que le tumulte de la société ne souffr[e] pas» (1015) nécessaires à l'écriture¹⁴, mais cela serait «se cacher pour écrire», cela serait seulement «retraite» et non «réforme», sociabilité réduite et non solitude. Les choses doivent être envisagées à un autre niveau.

Pour Rousseau, l'*ethos* est la clé de voûte de son système argumentatif. «Il y a trois choses qui donnent de la confiance dans l'orateur, explique Aristote. Ce sont le bon sens, la vertu et la bienveillance»¹⁵. Il est frappant de voir que dans tous ses écrits à dimension autobiographique, Rousseau cherchera à prouver son bon sens, sa vertu et sa bienveillance, conditions nécessaires à l'existence d'un langage qui n'est pas simple *logos*, qui doit, pour trouver l'autre, s'incarner¹⁶. Dans cette conception du langage, énoncé et énonciation (écrire et se cacher) se conjuguent pour faire sens. Alors, «écrire et se cacher» peut aussi se traduire: «écrire et exposer». Exposer sa réforme, sa vie, sa solitude, comme preuves de la sincérité de ses écrits; exposer les conditions de l'énonciation pour rendre l'énoncé pertinent; écrire et exposer par l'écriture. Ecrire et s'exposer.

Keywords: *Rousseau, Confessions, loneliness, retirement, status of the author*

THE PLAN I HAVE ADOPTED OF WRITING AND RETIREMENT

Summary

“The plan I have adopted of writing and retirement, is what exactly suits me” Rousseau says in *Les Confessions*. Writing and retirement are two conjugated actions that make up the peculiarity of the lonesome writer. Each of these actions originates from two special moments of Rousseau's life. He begins to write after “l'illumination de Vincennes” whereas his retirement occurs via the “réforme”, operated by the writer after his first literary successes. This paper analyses Rousseau's texts in which these two

¹⁴ Dans *Les Confessions*, durant les années 1751 et 1756, les évocations heureuses de la solitude et de la nature sont toujours associées à des références au travail de l'écrivain (p. 368, 388, 390, 394, 404).

¹⁵ *Rhétorique*. Paris 1991, p. 182.

¹⁶ «J-J. Rousseau. De la puissance des paroles. De leur chaleur. Chaudes paroles. Ce style où l'on sent la chair et le sang», J. Joubert: *Carnets*, t. I. Paris 1938, p. 184.

moments are evoked, representing the foundation of his poetics. These four texts are the *Lettres à Malesherbes*, (1762), the *Confessions* (1766–1767, first part; 1772–1776, second part), the *Dialogues* (1772–1776), and the *Rêveries* (1676–1678).

Translated by Sylwester Jaworski

PLAN PISANIA I PRZEJŚCIA NA EMERYTURĘ, KTÓRY POWZIĄŁEM

Streszczenie

„Powziąłem postanowienie pisania i przejścia na emeryturę – to dokładnie to, czego mi trzeba”, pisze Rousseau w *Les Confessions* [*Wyznaniach*]. Pisanie i przejście na emeryturę to dwie powiązane ze sobą czynności, które składają się na osobliwość tego samotniczego pisarza. Każda z tych czynności ma swoje źródło w dwóch szczególnych momentach w życiu Rousseau. Pisanie rozpoczyna po *l'illumination de Vincennes*, podczas gdy jego odejście na emeryturę ma miejsce poprzez *réforme*, wprowadzoną przez pisarza po jego pierwszych sukcesach literackich. W niniejszym artykule przeprowadzono analizę tekstów Rousseau, w których przywołane zostały dwa powyższe momenty, stanowiące podstawę jego poetyki. Te cztery teksty to: *Lettres à Malesherbes* (1762), *Les Confessions* [*Wyznania*] (1766–1767, część pierwsza; 1772–1776, część druga), *Dialogues* [*Dialogi*] (1772–1776) i *Rêveries* (1676–1678).